

# Cantillana



**Abderrahmane Belkadi**

# **Cantillana**

(Nouvelles)

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021  
ISBN : 978-2-312-08494-7

*A Monsieur Farouk Hamrioui  
qui m'a appris à lire et à écrire*



## Soltana

La cellule du sous-sol du tribunal faisait trois mètres de long sur un de large. Nous y étions entassés à dix attendant d'être déférés devant le procureur. Une deuxième cellule contenait autant de personnes et dans la troisième cinq ou six attendaient comme nous. J'avais été convoqué par la brigade économique de la gendarmerie dans le cadre d'une enquête sur l'attribution, une dizaine d'années auparavant, d'un marché public à un oligarque, actuellement derrière les barreaux. Ayant agi conformément à la réglementation des marchés publics et fourni toutes les explications, je ne m'inquiétais pas outre mesure. Le marché en question avait été, dans un premier temps, attribué à un autre groupement d'entreprises, et ce n'est que sur instruction écrite des pouvoirs publics et malgré notre opposition, qu'il lui fut attribué. C'est pourquoi je répondis en toute confiance à la deuxième convocation des gendarmes.

Lorsque ceux-ci entament la procédure de prise d'empreintes digitales, de photographies de face et de profils... etc. je comprends que les choses commencent à se corser sérieusement. J'appelle mon avocat qui m'informe d'une effervescence

inhabituelle au tribunal ; des hommes politiques, premiers ministres, ministres et députés avaient également été convoqués.

Quelques mois auparavant, des millions de personnes étaient sorties dans la rue dire non à un cinquième mandat d'un président impotent qui avait livré le pays à la prédation. Un groupe, formé de ses proches et d'oligarques, organise, depuis au moins une décennie, le dépeçage des biens du pays. Ils se sont créés une noria de satrapes entre hommes politiques, hauts fonctionnaires, cadres supérieurs, walis ou maires à leur service. Jamais auparavant, le pays n'avait connu pareil phénomène, et d'une telle ampleur : captation de la rente des hydrocarbures sous forme de marchés publics, de monopoles de toutes sortes, importation d'équipements, de matières premières ou produits à la consommation, ainsi que l'importation et le montage de véhicules automobiles. Ils rachètent des usines ou entreprises publiques au dinar symbolique, font main basse sur les terrains à bâtir, les concessions agricoles et portuaires. Surfacturations, fraudes et évasions fiscales, exportations de devises et corruption avaient atteint un stade mettant en danger la sécurité nationale. Et voilà que le président postule, malgré son incapacité manifeste à le faire, à un cinquième mandat, la goutte qui fait déborder le vase. Le peuple demande non seulement son départ mais aussi celui de tout le système. La justice se met en branle, des oligarques, qui hier faisaient la pluie et le beau temps, sont

incarcérés. Le peuple exige l'ouverture de tous les dossiers de corruption. La réponse ne se fait pas attendre, et c'est ainsi que je me retrouve au milieu de ce torrent. Moi, qui durant toute ma carrière professionnelle, avais lutté contre ces pratiques en prenant de gros risques.

On nous transféra des locaux de la gendarmerie au tribunal dans des fourgons cellulaires comme des prisonniers. Des caméras de télévision, des journalistes et une foule immense nous accueillirent aux cris de « Voleurs, vous avez dévoré le pays ». Premiers ministres, ministres et walis convoqués étaient déjà sur place. A la peur d'être injustement sanctionné, la pratique judiciaire nous ayant habitué à des jugements iniques où des cadres gestionnaires payent pour des actes de gestion décidés par leurs supérieurs, s'ajoutait la rage d'être mis dans le même sac que ceux contre qui s'exprimait, à juste titre, la vindicte populaire. A minuit trente j'étais libre, soulagé mais exténué, je n'avais ni mangé ni bu de toute la journée, nous sommes au mois de ramadhan. Le magistrat instructeur, m'accorde la qualité de témoin et me libère immédiatement. Il me rappellera plus tard pour prendre mon témoignage.

A peine sorti, je prends mon téléphone que les policiers m'avaient restitué, et appelle ma femme qui, morte d'inquiétude, suivait les événements sur les chaînes d'information.

Elle a de tout temps constitué pour moi un garde-fou très efficace. Khalida est artiste peintre,

tellement détachée des biens matériels qu'on la dirait ascète. Elle m'avait appris à apprécier les choses simples, de me satisfaire de ce que j'avais, et à apprécier le bonheur. Et je l'appréciais ! Je me mis à penser à la manière dont nos chemins s'étaient croisés. Ma sœur, journaliste à la télévision, insista tellement que j'acceptai de l'accompagner à cette foire de l'artisanat national, d'où elle devait revenir avec un documentaire. Elle arrivait parfois à me sortir de mon monde virtuel, accroché que j'étais à mes livres. Je suis toujours étonné de la facilité avec laquelle elle arrive à établir le contact avec les autres. On a l'impression qu'elle connaît tout le monde et que tout le monde la connaît. Sans tarder elle se met au travail. Je l'abandonnai pour aller flâner dans l'exposition. Tant qu'à faire... Je fus attiré par un stand assez original, des objets hétéroclites disposés un peu n'importe comment, des dessins au fusain côtoyaient des tableaux de peinture ainsi que de magnifiques objets en céramique ou en terre cuite. Elle était plongée dans la lecture d'un livre, un air d'indifférence à l'agitation environnante. Je m'approchai d'elle et réussit, au prix d'une contorsion acrobatique, à en lire le titre.

– « Ah ! Isabelle Eberhardt, j'adore »

Elle me sourit l'espace d'un instant et se remit à lire.

– « Je trouve qu'elle ressemble étrangement à Rimbaud. Il y en a qui disent qu'elle serait sa sœur »

– « Elle serait même sortie de sa côte pendant qu'on y est » me répondit-elle un peu sèchement.

Hou là ! Coriace, la petite dame.

– « Ils sont très beaux ces objets, vraiment magnifiques ; c'est vous qui les réalisez ? »

– « Oui ! et toute seule »

Touché. Sentant qu'elle m'avait un peu déstabilisé, elle poursuivit :

– « Voyez-vous, ce qui m'horripile c'est cette tendance à penser la femme incapable de réaliser quoi que ce soit, et si elle le réalise, c'est toujours à l'ombre d'un homme bienveillant »

– « Je suis assez d'accord avec vous. On dit bien Pierre et Marie Curie alors qu'elle avait fait l'essentiel »

Elle me sourit

– « Désolée, je ne voulais pas vous agresser »

Nous continuâmes à discuter de choses et d'autres jusqu'à ce qu'une personne visitant le stand la sollicite. Je pris une des cartes de visite négligemment posées sur une table et quittai les lieux pour aller retrouver ma sœur.

– « Te voilà, j'ai bientôt terminé ». Son collègue rangeait déjà les micros et caméras.

– « Tu ne voudrais pas filmer une dame pas loin d'ici ? Elle fait des choses merveilleuses »

– « Tout le monde fait des choses merveilleuses ici »

J'insistai. Elle me regarda d'un air soupçonneux ; je ne m'immisçais jamais dans son travail mais elle n'eut pas d'autre choix que de me suivre alors que je tournai déjà les talons.

L'artiste s'affairait à remettre à leur place des objets visiblement déplacés par des visiteurs. Je lui présente ma sœur.

– « Ah ! Voilà donc Pierre qui ramène Marie »

Nous partîmes d'un grand rire, j'expliquai la boutade à ma sœur qui faisait des yeux ronds. Elles sympathisèrent assez vite et ma sœur l'invita plus tard à participer à une émission télévisée.

Je les attendais bien sûr à la sortie, Khalida était visiblement contente de me revoir. Elle nous invite chez elle pour un café. Un appartement parfaitement rangé, modestement équipé, sans fioritures ni superflu mais une harmonie dans la disposition. Il s'en dégagait une chaleur accueillante. Elle nous installe au salon et disparaît pour préparer le café. Elle me dit qu'elle était très contente de me revoir. Un peu gêné par le regard de ma sœur qui se voulait complice, loin de s'imaginer combien j'étais content aussi. Khalida revient avec les cafés, me demande d'aller ramener le plateau avec la carafe d'eau et les verres. Quand je retourne au salon, elle est accroupie devant un meuble, cherchant du doigt une pochette de disque parmi d'autres, rangées dans le meuble en bois sur lequel était posée une chaîne stéréo. Trouvant la pochette, elle sortit doucement le trentetrois tours qu'elle essuya délicatement à l'aide d'une

brosse en velours rouge, elle engagea le disque sur la plateforme, ramena le bras du tourne disques qu'elle posa avec précaution sur le vinyle, qui s'était déjà mis à tourner. Dès les premières notes aigues d'un saxophone, je reconnus Claude Nougaro :

« Armstrong je ne suis pas noir  
Je suis blanc de peau  
Quand on veut chanter l'espoir  
Quel manque de pot ».

Je la revis plusieurs fois et nous devînmes progressivement inséparables.

Seize ans, jeune fille dans un petit village coincé entre ville et campagne et son père qui regardait avec appréhension pointer ses petits seins. Sa mère l'informe que Si Brahim, un cousin éloigné de la famille, leur rendrait visite cet après-midi accompagné de sa sœur et de son épouse. Ce n'est pas ainsi qu'elle imaginait sa vie. Elle ne l'imaginait pas encore, quittant à peine les genoux de son père. Le mariage est célébré trois mois après. Elle rencontre son mari en même temps que sa première fois.

La vingtaine, plutôt bel homme, l'air gentil mais semblant se tenir à distance, comme s'il hésitait. Khalida comprendra plus tard que ce n'était pas de la timidité ; elle trouvera dans les affaires de son mari la photo d'une jeune femme souriante et belle. Une maîtresse ?

C'était son ex-femme décédée deux mois à peine avant que ses parents ne demandent la main de